

CHOIX | Vie professionnelle et sport de compétition sont rarement compatibles. Surtout dans les disciplines peu médiatiques.



© FRANÇOIS MOESCHING / PATRICK MARTIN | Valentin Marmillod (à g.) aimerait continuer, ses plus belles années d'escrimeur étant devant lui. A droite, Joséphine Rapit a «digéré» sa non-sélection pour Pékin. La championne suisse de plongeon n'a plus le temps d'aller à la piscine.

Jean-Marc Rapaz | 05.06.2009 | 00:02

Il y a un zeste de désespoir dans leur discours. Ils lancent une sorte de SOS tout en devinant leur action condamnée à l'échec. Escrimeur de talent, Valentin Marmillod, aimerait continuer au plus haut niveau mondial. Mais sans aide financière conséquente, il privilégiera ses études de droit. Multiple championne de Suisse, sa copine Joséphine Rapit ne plonge plus depuis plusieurs semaines. Pas le temps de s'entraîner une ou deux fois par jour pour rester au contact de l'élite planétaire depuis qu'elle suit un stage professionnel à Nyon. Plus jeune de cinq ans que son camarade, elle veut toutefois encore y croire. Elle reprendra prochainement, mais elle aussi regrette le manque quasi total de soutien aux sportifs d'élite dans ce pays. Une situation qui n'est pas près de changer.

Valentin Marmillod doit lever le pied

«Et maintenant, je fais quoi?» Valentin Marmillod n'est pas le premier champion à se poser la question. «Pas facile de trouver le bon compromis, avoue le jeune Vaudois de 25 ans. Ce n'est pas une question d'organisation, mais de choix. Je ne peux pas m'éterniser dans mes études.»

Le problème de Valentin? Tout simplement gagner sa croûte! Et si l'épée n'a jamais fait vivre son homme, la plume oui... Son Master de droit commercial et social en poche depuis le début d'année, le diplômé veveysan a troqué sa tenue d'escrimeur contre le costard-cravate. «J'ai commencé mon stage d'avocat dans une étude genevoise en mars. Avec mes exigences d'horaires, je n'ai pas eu des dizaines d'offres. J'ai tout de même réussi à négocier deux jours libres par semaine pour mes entraînements à Lausanne et Berne. C'est déjà un miracle.» Un deal valable jusqu'en septembre...

La carrière sportive de Valentin est au point mort. Tout juste un tableau de 32 à se mettre sous la dent à Lisbonne en janvier. «Une misère, concède le



No 5 de l'équipe de Suisse. J'ai mis l'escrime entre parenthèses. A contrecœur car on ne range pas le projet sportif d'une vie - il a commencé à 7 ans - au placard sans se battre.» Résultat? Classé dans le top 70 mondial en 2008, le Vaudois a perdu la quasi-totalité de ses points. L'envie est toujours là. «Oui, la fatigue aussi. En mars, j'étais déjà complètement crevé physiquement et mentalement. J'ai vite compris que je fonçais dans le mur. Surtout aux entraînements lorsque tu te surpasses pour produire des trucs à peine potables!»

Et maintenant? La question devient inévitable. Certes, Valentin Marmillod est loin de l'âge canonique d'une reconversion. Au contraire. «C'est ça le plus frustrant. Normalement, j'ai les trois meilleures années d'épée à vivre avec une sélection potentielle pour Londres 2012. La maturité internationale se situe entre 25 et 30 ans. Si la fédération m'assurait le minimum vital, je foncerai sans hésiter. Mais on est en Suisse, pas en Italie ou en France! On exige beaucoup de toi, sans t'en donner les moyens. J'assure déjà moi-même ma saison (15'000 francs).» Tout se fixera cet automne. S'il doit s'inscrire au barreau, ce sera plié. Sa priorité sera alors son brevet d'avocat.

Jean-François Hochstrasser

Joséphine Rapit espère replonger bientôt

Elle pète le feu, mais ne plonge plus. Pas le temps, tout simplement. Avec son caractère bien trempé, Joséphine Rapit ne désespère toutefois pas. «C'est sûr, affirme-t-elle. En septembre, je reprends le plongeon.» On veut, on peut la croire. La championne de Froideville remontera sur la planche. Même si...

A 20 ans seulement et bardée de titres nationaux sans compter des participations aux championnats du monde et d'Europe, Joséphine a fait l'apprentissage de l'injustice. Dans une discipline parmi les plus exigeantes (1 à 2 entraînements quotidiens) et les moins médiatisées, elle a donné son maximum avec les moyens du bord. Grâce au soutien financier de sa famille et de sa commune, la Vaudoise est même partie plusieurs mois en Ukraine pour préparer les Jeux de Pékin. Un truc de maso: 7 à 8 heures d'entraînements quotidiens six jours par semaine, 2 heures de bus pour rejoindre la piscine depuis sa famille d'accueil, Joséphine a montré une volonté de fer. Las. «Mon niveau était bon. Je figurais aisément parmi les 33 meilleures plongeuses de la planète, critère requis par la Fédération internationale pour être admise aux JO. A condition de participer auparavant à une épreuve de Coupe du monde dans la capitale chinoise. Les dirigeants suisses ne l'ont pas voulu, ils n'ont pas pris le pari de la jeunesse.»

Ce coup du sort aurait pu la briser. Mais l'athlète a poursuivi. Les entraînements de forçats avant de se rendre au championnat d'Europe.

On est en mars 2008 et c'est l'accident que tout plongeur connaît une fois dans sa carrière. Elle retombe partiellement sur la planche. Résultat, une blessure à la main qui nécessite deux mois de pause. Ce qui ne l'empêchera pas de revenir une fois de plus et de remporter les titres nationaux à la plate-forme et aux trois mètres.

De la volonté, Joséphine en déborde donc. Mais il y a une limite à tout. Depuis quatre semaines, la championne n'arrive plus à concilier les entraînements et un stage professionnel à Nyon. «Il y a un moment où on est forcé de faire un choix entre son avenir et le sport. En Suisse, il n'y a aucune aide pour les champions. Pourtant, si on m'en donnait les moyens, il est certain que je continuerais le plongeon. Mais voilà...»

J.-M. R.

